

## *Le cri* de Edvard Munch

Jacques Battin - 3 avril 2020



ENLARGE 

Si le romancier puise dans son vécu pour nourrir la fiction, le peintre nourrit aussi ses œuvres formelles de sa réalité intime. Celle de ce peintre norvégien (Adalsbrück, 1863 - Oslo, 1944) a été précocement marquée par les deuils à répétition. Celui de sa mère, morte de tuberculose quand il n'avait que cinq ans, puis sa sœur aînée morte également de tuberculose quand elle avait quinze ans, suivie du décès de son frère devenu médecin et disparu peu après son mariage. Une autre de ses sœurs frappée de dépression mélancolique finit internée.

Comment ne pas être meurtri par tous ces deuils ? Ils se retrouveront sur la toile « *Dans la chambre du malade mort* » de 1893, où la mourante, sa sœur Sophie assise dans un fauteuil d'osier (que le peintre gardera toute sa vie comme un témoin) tourne le dos, mais attire le regard sur le personnage qui est Munch lui-même. « *The sick child* » de 1907 à la Tate Gallery peint la fragilité de la vie, si tôt menacée à cette époque, le peintre ayant connu aussi des drames familiaux au côté de son frère médecin. Munch n'a cessé de revenir sur les thèmes qui l'obsédaient ; ainsi a-t-il donné six versions de *L'enfant malade*.

Munch fut aussi le peintre de la mélancolie, et de l'anxiété. Son tableau le plus célèbre *Le cri* est un manifeste de l'expressionnisme. Il en existe 5 versions ( 3 peintes, un pastel et une lithographie) réalisées entre 1893 et 1917. Une de ces versions, vendue aux enchères par Sotheby's à New York en 2012, a atteint le chiffre record de 120 millions de dollars.

*Le cri* peint l'angoisse existentielle de l'homme, comme Gauguin avait intitulé son tableau-testament, peint aux Marquises : "que sommes-nous, d'où venons-nous et où allons- nous ?" conservé au Fine Arts de Boston, après avoir été la propriété de Gabriel Frizeau viticulteur bordelais

et grand collectionneur.

*Le cri* est en concordance avec *le portrait idéalisé de Friedrich Nietzsche* par le même Munch. Le livre du philosophe allemand « *Dieu est mort* » avait beaucoup frappé les contemporains et influencé les artistes qui ont perdu les traces du sacré. Nietzsche en s'attaquant au christianisme s'écrie : "Dieu est mort ! Dieu reste mort. Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde a possédé jusqu'à présent de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous notre couteau. Qui nous lavera de ce sang ? Avec quelle eau pourrions-nous nous purifier ? Quelles expiations, quels jeux sacrés serons-nous forcés d'inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ?"

Nietzsche donne ainsi à l'art la mission essentielle de dépasser les conséquences de la remise en cause du christianisme, en surmontant toute servilité à l'égard des valeurs anciennes. Confiant à l'art le souci humain de la transcendance, le philosophe ne pouvait prévoir qu'il serait si bien entendu en Occident, à en juger par les défilés innombrables frisant la dévotion lors des grandes expositions, qui remplacent les dévotes processions d'antan.

Bien que l'expressionnisme ne soit pas inhérent à notre culture latine qui privilégie la recherche de la délectation dans l'art (de Nicolas Poussin à Henri Matisse), un peintre tel que Munch nous touche par son ressenti devant la maladie et la mort de l'enfant. Confronté à ces moments dramatiques de lutte contre l'inexorable, quand il s'agissait de cancers ou d'hémopathies malignes, j'ai été si souvent saisi de la maîtrise de l'enfant à l'approche de sa fin. N'étant pas attaché aux ressources et plaisirs de la vie, s'en détacher est peut-être plus aisé que chez l'adulte. Le plus dur était de devoir quitter les parents, dont ils percevaient la douleur. Je ne peux oublier combien il fallait les entourer, quand un couple perdant leur enfant unique d'hépatite fulgurante n'était plus en âge de procréer, le drame absolu.



Le combat contre la mort, 1915



L'enfant malade, version de 1925